

## Une thérapie aussi simple qu'une poignée de terre...

Ce sont les woofeurs qui m'en ont fait prendre une conscience plus profonde : la terre est une remarquable thérapeute. Mais peut-être ne savez-vous pas ce qu'est un woofeur ? C'est bien simple à comprendre : un woofeur est un bénévole qui fait partie d'une association dont le but est de mettre en rapport des lieux agricoles de toutes sortes – des monastères comme le nôtre ou celui de nos sœurs de Dourgne peuvent en faire partie - et des gens de tous âges qui désirent expérimenter le travail agricole, ou plus simplement le jardinage en contrepartie du gîte et du couvert. Cette association a répertorié des milliers de fermes, de coopératives, de monastères proposant ce type d'accueil. Les woofeurs sont des personnes de tous âges : pour l'instant, au monastère, nous avons reçu une trentaine de personnes de 19 à 65 ans environ, hommes et femmes.

Beaucoup des woofeurs que nous avons reçus sont souvent dans des situations de bouleversement personnel comme le passage à la retraite ou bien dans des tournants de leur vie professionnelle. Je me rappelle un woofeur qui envisageait de quitter une place de directeur technique dans un grand théâtre pour devenir boulanger. Le changement était considérable. D'autres voulaient reprendre en main leur vie qui semblait leur avoir en quelque sorte échappé car ils étaient arrivés au burn-out, comme on dit maintenant. Tous sont intéressés par ce lieu de rupture que constitue pour eux un monastère et par le travail de la terre. C'est presque instinctif en eux : ils perçoivent que la terre va leur rendre quelque chose qu'ils ont perdu. Et le miracle, si je puis dire, a lieu : la terre a tenu sa promesse. Il s'est passé vraiment quelque chose, quelque chose s'est transformé en eux. Certains parlent d'un fardeau déposé, ils se sentent plus légers. Des possibles, encore insoupçonnés mais latents, se sont ouverts. Ainsi, ils ne repartent pas comme ils sont arrivés.

Le caractère récurrent des témoignages, de ce qu'ils disent avoir vécu, ressenti ne me permet pas de penser que c'est de la poésie pure. A moins que la poésie pure soit justement cela, un sentiment de renouvellement intérieur qui ressemble à la caresse d'un pardon. Et pourtant, il n'y a eu que des gestes fort simples, des arrosages, des repiquages, des trous creusés, de la matière en décomposition déplacée. Ces gestes, ces déplacements redonnaient certainement au corps et à la sensation corporelle une forme de plénitude, plénitude qui peut être ressentie à partir de la fatigue la plus banale, une fatigue élémentaire, pas celle qui épuise l'âme et le cœur et qui rétrécit la vie intérieure mais celle qui offre le goût de l'accompli, ce que l'on appelle parfois le sentiment du devoir accompli.

Imaginez le bonheur d'ouvrir la porte du poulailler de bon matin, au moment où le soleil se lève et de voir sortir ces êtres vivants pour qui on s'est pris très vite d'affection. On croit, au départ, que ce n'est qu'une question de nourriture mais on comprend que la poule est un animal curieux, qui se précipite vers vous dès que vous franchissez la porte du poulailler. Comme si la relation était première. Certes, une relation élémentaire, mais tout de même une véritable relation. J'avais entendu dire qu'une EHPAD avait mis un chat à un de ces étages et que cela avait provoqué une réduction rapide de 50% des anti-dépresseurs pris habituellement par les personnes habitant à cet étage. Dans un autre EHPAD, on avait essayé avec des poules, mais évidemment, c'est plus compliqué car on ne parvient pas à leur faire faire leurs excréments dans des endroits précis et le couloir était devenu dangereusement glissant. L'animal réveille en nous une tendresse que parfois nous ne sommes pas capables de manifester à d'autres êtres humains.

Eh bien, la terre, plus exactement, le contact avec la terre réveille en nous elle aussi cette tendresse enfouie. Mais il ne suffit pas de regarder un jardin ou une ligne de betteraves, le miracle se produit quand on met les mains dans la terre, quand on regarde avec ses mains car la vue avec les yeux peut rester cérébrale. Il faut les mains, les bras, les genoux en terre, la sueur qui coule, l'expression et la manifestation de tout un corps. Il me semble que cela ne peut pas être remplacé par une promenade dans la nature car il ne se passe pas du tout la même chose dans le corps et dans la tête. Le corps est forcément plus impliqué dans un réel travail de la terre et c'est certainement cela qui change tout ou, du moins, qui produit des sensations qui nous ramènent à l'élémentaire de la vie humaine : le toucher et l'odorat, les deux sens les moins « intellectualisables » et aussi les sens premiers du bébé et de

l'embryon. C'est par l'odorat que le bébé, au sortir du ventre de sa mère, reconnaît l'endroit du sein de sa mère. Or, la technologie ne passe ni par l'odorat ni le toucher. Peut-on encore appeler toucher le contact des doigts, plus exactement de la pointe des doigts, sur un clavier ? C'est le toucher réduit à sa manifestation la plus faible. On pourrait qualifier ce toucher par l'expression « du bout des doigts » dont la signification est claire : le moins de corps possible dans un acte qui se voudrait humain. Cela apparaît alors comme la plus grande contradiction. Un acte humain est un acte qui implique le corps.

Nous savons aujourd'hui où nous a conduits une pensée de plus en plus abstraite, déconnectée de l'environnement naturel. Ainsi, presque immédiatement, le contact avec la terre - « terre à terre » comme on dit « corps à corps » - nous remet en situation de relation avec ce monde qui nous entoure et dont dépend toute notre vie. Mais cela ne s'arrête pas là car l'homme, dans ce retour à une relation naturelle à la nature, expérimente qu'il retrouve, en même temps, la relation à soi-même, relation qui est, elle aussi, largement abîmée par la vie que nous offre concrètement le monde. On peut s'étonner de ce que le toucher de la terre vient affecter ce qui nous est le plus intérieur. Le croyant sait que la création est tout imprégnée du toucher divin et pacifiant. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'idéaliser une nature qui serait vue comme paradisiaque car les terribles tremblements de terre dont nous sommes témoins et victimes nous empêchent de le faire mais cela ne doit pas enlever à l'expérience de la terre dont nous parlons son caractère véritablement pacifiant et réunificateur. Cela relève d'une donnée objective, constatable en plusieurs personnes bien différentes, et non d'une idéologie, abstraite comme toute idéologie. Une donnée presque statistique, comme notre monde les aime.

La question du rapport au temps est certainement devenue la question cruciale de notre époque, depuis que la technique et la technologie ont donné une accélération au temps sans précédent dans toute l'histoire des hommes. Certes, l'accélération des moyens de transports, de communication présente de très grands avantages pour l'humanité : on a pu sauver des vies humaines qui, sans les progrès des deux derniers siècles, n'auraient pu l'être mais on doit constater aussi que cette accélération du temps provoque en l'être humain que nous restons un bouleversement profond, facteur d'angoisses et d'anxiétés, voire de pathologies qu'il faut bien qualifier de pathologies de l'homme moderne et post-moderne. A partir du moment où l'homme s'est comme détaché du temps naturel, il y a quelque chose en lui qui se dérègle : vivre la nuit au lieu du jour, ou bien manger n'importe quel produit naturel en n'importe quelle saison, pour ne donner que ces deux exemples. Il ne s'agit pas seulement d'exploits dus à la technique mais d'un réel pouvoir de l'homme sur lui-même, sur la nature qui l'environne. Or, ce pouvoir finit par se retourner contre l'homme lui-même, pas seulement sur l'environnement.

Ainsi, l'homme semble se recroqueviller dans un isolement qu'il faut bien qualifier de morbide, voire de mortifère car l'homme, comme tous les êtres vivants, est orienté vers la relation. C'est même en cela d'abord qu'il est créé à l'image de Dieu. Or, un être fait pour la relation ne peut que souffrir de cet isolement croissant, qui lui est imposé tout autant qu'il se l'impose. Étrange paradoxe de cet homme s'isolant toujours plus avec ses appareils numériques en tous genres et multipliant les réseaux et les connections. En multipliant les occasions de connections, la technologie numérique ôte à l'homme sa capacité de relation car toute relation demande du temps, et un temps incompressible. De plus, elle lui ôte aussi son corps car elle lui donne les moyens de s'en passer pour contacter un semblable. Or, que peut-il ultimement advenir d'une relation humaine qui se passerait presque totalement du corps ? N'est-ce pas par le corps que nous entrons en relation les uns avec les autres ? Ainsi, ces deux catégories si essentielles à toute expérience humaine – l'espace et le temps – lui sont comme retranchées, ou, au moins profondément transformées.

Il me semble qu'il reste à l'homme hyperconnecté qu'est l'homme moderne deux lieux de salut, deux espaces de guérison – guérison et salut étant synonymes – qui sont à portée de main car, il faut en convenir, notre humanité sera sauvée ou guérie lorsqu'elle reviendra à ce sens si primitif qu'est le toucher, le contact : nos vieillards et la terre, la terre au sens très concret du terme, la terre sur laquelle je marche. Dans nos vieillards comme dans la terre, le temps est absolument et irréductiblement présent, consistant même : on ne peut y échapper, on le voit, on le touche, on ne peut l'éviter. Comment éviter les rides laissées par le temps sur le visage du vieillard si je veux vraiment prendre le temps de le regarder face à face ? Comment ne pas sentir l'épaisseur du temps quand je marche à côté

d'un vieillard dont les mouvements sont plus longs que les miens, que je dois toujours attendre, que je ne peux aider à avancer que si je me force vraiment à ralentir, que si je ne m'oblige à épouser un rythme qui contredit totalement et peut-être violemment le mien ? Et il en est de même quand je mets les doigts dans la terre et que je veux faire pousser quelques graines : que cela est long à advenir, à sortir. Et je sais que si je force le processus naturel à l'accélération – c'est-à-dire en lui imposant mon temps d'homme accéléré – le résultat sera sans goût et sans saveur. J'aurais dénaturé la graine, la plante, le fruit. N'est-ce pas cela qui est arrivé à l'homme ? Un homme qui ne trouve plus dans sa vie quotidienne et banale plus de goût ni de saveur. Et heureusement qu'il en est ainsi car l'homme, en voulant s'aveugler sur sa propre condition, va retrouver, dans cet aveuglement même, la lumière sur ce qu'est véritablement un être humain. Il ne s'agit pas d'appeler le mal-être sur l'homme pour qu'il prenne conscience de sa situation devenue périlleuse car le mal-être a tout envahi, il est là, palpable et persistant. Il faut croire – au sens de croire dans la foi – que l'homme arrivé au plus bas ne pourra plus que désirer remonter et sortir du chemin qui s'est révélé impasse. N'est-ce pas cela le mystère pascal ?

Fr. Bernard